

1940 – 1945

Récit de l'exode de

L'ÉCOLE MILITAIRE ENFANTINE HÉRIOT

En hommage de reconnaissance des anciens élèves de l'école Militaire Infantine Hériot :

- *Aux sœurs de Saint-Vincent-de-Paul*
- *Au commandant Hériot, à son épouse, à leurs enfants qui les considèrent et protègent comme leurs enfants, eux frappés si jeune dans la vie.*
- *Aux frères d'armes de leurs pères qui, le 10 juin 1940, alors que les allemands franchissaient la Seine aux Andelys et aux abords de Paris, n'a pas voulu que leurs enfants tombent aux mains de l'ennemi*
- *Ces derniers fidèles à la devise du commandant Hériot : « Ils seront élevés dans le culte de l'honneur et de la patrie » ont compris que le sens des responsabilités, le devoir « bon exemple » croissaient avec l'avancement dans toute la hiérarchie*

Maxence Richard (35LB41EP44AU46)

Journal tenu par la communauté des religieuses de Saint-Vincent de Paul et écrit par sœur Germaine Rudery arrivée à l'école en 1934 (décédée en 1992)



La Communauté

Dimanche 10 juin 1940 - 17heure

Revenant avec ma mère supérieure, sœur Poeuf et sœur Catherine d'une visite au cimetière sur la tombe de nos sœurs, stupéfaction ! Dans la cour de l'école, grand branle-bas de combat. Les soldats portaient de gros ballots jusqu'au camions, venus de Sedan, qui stationnaient dans l'allée des marronniers pour échapper à la vue des avions allemands qui sillonnaient sans cesse au-dessus du village. Alors que nous arrivions tranquillement, on nous informa que nous devions partir le soir même, ordre du ministère des armées.

Depuis quelques semaines, nous avons préparé nos paquets pour être prêtes, mais, sœur Poeuf voulait mettre les objets précieux de la chapelle en sûreté. Le lieutenant Bertrand voulut bien les transporter chez madame Villion de Hauteville (une très brave personne). L'harmonium fut confié au boulanger-épicerie du village (hélas il n'en pris aucun soin. Nous l'avons retrouvé détérioré et l'intérieur mangé par les rats).

Les enfants se sont couchés. Le personnel et les sœurs ont travaillé toute la nuit. Nous emportions tout le matériel et provision.

Le lendemain, vers 17 heures, nous quitions l'école pour 5 ans sans nous douter que nous resterions si longtemps absents.

C'était le 11 juin 1940, avec 365 enfants de troupe de 5 à 13 ans. Les cadres militaires qui étaient tous de réserve, et le personnel civil qui avait accepté de nous suivre. Nous étions 10 sœurs : sœur Poeuf la supérieure, Sœur Eugénie et sœur Augustine (deux anciennes depuis près de 40 ans à l'école), sœur Marie (qui était depuis 30 ans), sœur Jean-Gabriel, sœur Vincent, sœur Marie-Thérèse, sœur Catherine, sœur Raphael (qui avait remplacé sœur Gabrielle à l'infirmerie) et moi-même sœur Germaine.

Les enfants portaient une grosse couverture en bandoulière, le masque à gaz, une musette et une petite valise ou sac.

Nous avons passé la nuit à Epernon, les sœurs chez les religieuses de la Croix, les enfants avec les militaires dans la salle de cinéma. (Dès la nuit du lendemain de notre départ, le cinéma était écrasé sous les bombes. Les avions ennemis avaient repéré notre encadrement militaire et les uniformes des élèves).

Vers 11 heures, le 12 juin, un train spécial nous attendait pour descendre dans le midi. Les gares de Chartres, du Mans avaient été bombardées la veille. Craignant les bombardements, (le gouvernement étant à Bordeaux), le voyage a été très long! Par bien des détours.

Les enfants étaient entassés dans des voitures de 3^{ème} classe, avec portes de chaque côté des compartiments, d'où grave danger d'ouverture, le train étant en marche. Les très nombreux arrêts dans les triages, en pleine chaleur, furent extrêmement pénibles. Impossible de descendre pour se détendre, la durée des arrêts étant inconnue. Nous gardons notre reconnaissance envers les dames de la Croix-Rouge qui courraient sur les voies pour nous apporter de l'eau.

Trois jours après, nous arrivons à Saint-Vincent-de-Tyrosse par une pluie battante. Il a fallu changer de train

Nous arrivons enfin à Molliets-et-Maa, dans les Landes, après avoir été préservé miraculeusement tout le long de ce voyage.

Là, on met à notre disposition le petit château qu'occupait une colonie de vacance : les faucons rouges. Mais on ne pouvait y installer qu'une centaine d'enfants. Alors nous dûmes chercher asile chez les habitants du petit bourg.

Ils furent très accueillants. Le curé, le père Barbet, lazariste, accueillit les sœurs avec joie. Il avait déjà sa sœur et sa nièce réfugiés du nord. Il a mis à notre disposition la grande salle du presbytère au rez-de-chaussée. On y installa dix matelas les uns contre les autres. Le matin, levés à 4 heures, nous allions à l'église toute proche pour nos prière et entendre la messe. Le Père nous y avait devancés. A 3 heures du matin, nous l'entendions bouger. Il restait plus d'une heure après notre arrivée encore à genoux au bord de l'hotel. C'était un saint, un ancien missionnaire.

Aussi la sœur Pœuf lui a demandé de préparer nos enfants à la communion solennelle qu'ils n'avaient pas faite à la date prévue à La Boissiere.

Une retraite fervente commençait quand, le 26 juin, au milieu d'une répétition de chants, l'épouse du capitaine Lamblin vient nous dire toute effarée qu'elle venait de recevoir l'ordre de Vichy de partir de suite. L'armistice étant signée, les allemands devaient occuper environ 80 kilomètres en profondeur de la cote. Son mari étant à Biarritz, le médecin-capitaine à Dax (pour l'accouchement de sa femme), en attendant les ordres, nous ne savions que faire. Alors nous sommes allées au presbytère préparer nos sacs bleus (grands sacs qui servaient de valise et de malles) La nièce du père, mademoiselle Blanchard, (aujourd'hui fille de la charité) les transporta à la gare avec sa voiture.

Mais pendant ce temps-là, les enfants avaient entendu parler de l'arrivée des allemands. Ne voulant rien leur laisser, ils cassèrent un carreau de la « dépense » ou étaient entreposées toutes les provisions appartenant à la colonie de vacances et celles qui nous avaient suivies et étaient à nous. Ils se mirent à emporter qui 5 kg de confiture, qui du chocolat, qui du sucre etc.

En arrivant dans sa cuisine, sœur Catherine en trouva certains avec des louches et des cuillères puisant dans la « rosière » le riz au lait du soir. Cette grosse marmite était dans la cour, le fourneau de la cuisine n'étant pas assez grand. Les éducateurs eurent bien du mal à leur faire comprendre que les allemands n'arriveraient pas avant quelques jours. Lorsque le capitaine Lamblin revint, mis au courant de la situation, il perdit complètement la tête et criait « sac au dos, marche à pieds jusqu'à Saint-Vincent-de-Tyrosse » Heureusement la sœur Pœuf, qui a toujours gardé son calme et son sang-froid, parvint à lui faire comprendre que des petits de 5 à 8 ans ne pouvaient pas faire la marche de 10 kilomètres dans la nuit. Elle lui conseilla de téléphoner à la gare pour faire venir un train jusqu'à Molliets-et-Maa.

Ce qui fut accordé. Un train arriva vers 11 heures du soir pour embarquer tout le monde. Les enfants charriaient sur le quai de la gare avec les sœurs qui avaient obtenu quelques charriots du village, provisions, matelas, caisses...etc. Le reste étant à la charge du personnel civil qui devait nous rejoindre.

Mais le bon Père Barbet voyant nos sœurs anciennes fatiguées, et sœur Marie malade, proposa de les garder jusqu'au jour où nous serions fixées du lieu d'atterrissage, car c'était « destination inconnue ». On décida que sœur Marie-Thérèse, infirmière, resterait avec elles.

Heureusement, car elles ne nous ont rejoint qu'un mois plus tard, après beaucoup de difficultés lorsqu'elles ont appris ou nous étions. Il fallait les billets et passer en zone libre.

Nous voici à nouveau en route pour destination inconnue. En regardant par la fenêtre, Sœur Vincent reconnu Pau, puis nous vîmes la basilique de Lourde. Puis vers 10 heures du soir, le lendemain, nous arrivions en gare de Sète, après être passé à Toulouse.

N'ayant jamais revu ma famille depuis 1931, date de mon entrée en communauté, vu l'heure tardive, le lendemain fixé, j'offris à Dieu le sacrifice de ne pas aller chez moi. Avec sœur Catherine, nous dormions sur nos banquettes, quant au réveil à 6 heures du matin, je m'aperçois que nous étions toujours au même endroit. Près du cimetière de Sète, j'éveille ma sœur Poëuf qui me répond : « nous avons roulé toute la nuit ». Puis elle se rend à l'évidence... Elle vient avec moi trouver le chef de gare qui nous affirme que nous ne partons pas avant 14 heures. Alors sœur Poëuf et sœur Catherine viennent avec moi et nous montons la rue de la révolution pour arriver chez ma pauvre maman et mes deux frères : André et Henri. Papa était mort l'année précédente. Maman pouvait n'en croire ses yeux. Après quelques moments, elle voulut me faire photographier, et insista pour que toutes les sœurs viennent déjeuner chez les sœurs à côté. Nous avons été bien accueillies et ce, malgré les restrictions. Ma sœur Roquefort que j'avais connue adolescente, maman et mes frères nous ont reconduit à la gare. Ce fut un long au-revoir. Pour maman et mon frère, c'était la dernière fois.

Et nous repartions vers une « destination inconnue ». J'étais dans la joie et remerciais le seigneur. Après deux jours de voyage dont de nombreux arrêts, nous voilà encore sur une voie de garage à cause des bombardiers allemands qui survolaient le train vert ; train ministériel qui nous précédait pour aller à Vichy. Nous arrivons enfin à Clermont-Ferrand. Là on nous fait attendre de longues heures, toujours à cause des avions. Puis le train s'est mis en marche pour nous emmener, après un échange de convoi, à Billom où se trouvait une école d'enfant de troupe. Les locaux étaient à moitié vides. Les élèves étaient partis en vacances, sauf ceux mobilisés pour aller combattre. La réception ne fut pas chaude, loin de là ! Il a fallu beaucoup parlementer et menacer de téléphoner à Vichy. Enfin on ouvrit les portes. Quant à nous, harassées, nous étions assises sur les marches de l'entrée. On nous envoya à l'hospice, mais les Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul hébergeaient un groupe scolaire réfugié de Nanterre avec également deux sœurs de Saint-Vincent. Donc plus de possibilités. Il fallait coucher chez l'habitant au moins une nuit. Puis nous organiser pour ne pas laisser les enfants seuls la nuit sans surveillance. Prenant notre courage, avec sœur Catherine, nous débarrassons la chambre d'un sous-officier qui quittait l'école. Elle se trouvait entre deux dortoirs. Nous nous y installons alors. Les enfants étaient couchés sur des matelas bien serrés les uns contre les autres. Donc tout pour favoriser le chahut et ils ne s'en sont pas privés. Nos militaires de réserve ne cherchaient qu'une chose : se faire démobiliser. Nous étions seules avec l'adjudant Fougère pour nous occuper des enfants. On dut organiser les services au réfectoire : D'abord le personnel de Billom, puis le Prytanée et en troisième nos enfants, d'où la source de chahut. Ils se précipitaient sur ceux qui sortaient des services précédents pour avoir des restes. Il faut dire que la nourriture était bien préparée et plus que

suffisante. Nous pouvions en distribuer aux pauvres qui avaient l'habitude de venir chaque jour chercher des restes.

Autre ennui, pas de linge de rechange, juste le barda des enfants. Les wagons avaient bien été expédiés de Molliets et nous attendions. Les sœurs de Clermont, rn attendant, nous ont donnés du linge, cornettes, etc. Nous avons lavés et repas chez les sœurs de l'hospice. Les sœurs de Lapeyrouse, nous ont permis aussi bains et douches.

Dans le contingent militaire mobilisé pour l'école de Billom, il y avait 3 prêtres. L'un deux voulut bien se charger de préparer les enfants à leur communion solennelle.

Ils firent leur retraite à l'église Saint-Loup située en haut d'une cote raide et caillouteuse. Nous avions du mal à suivre les enfants, mais une fois dans l'église, c'était le silence total et de toute leur attention, ils écoutaient le prêtre. Evidemment, en sortant, ils avaient besoin de détente et de s'ébattre.

Enfin le 14 juillet 1940, c'était la communion. Le train n'arrivant toujours pas, sœur Vincent nettoyant de son mieux les costumes, quel mal pour arriver à changer le linge. Sœur Pœuf découvrit à grand peine dans Clermont du ruban large de 3 centimètres et sœur Vincent confectionnât des brassards mini. Cela n'était que menus détails. Ils firent une excellente communion. Ceux qui sont revenu nous voir à La Boissiere en ont gardé un bon souvenir. Pas mal de péripéties amusantes ! Nous passions des vacances dans ce magnifique site d'Auvergne, malheureusement c'était l'occupation.

L'école militaire Préparatoire de Billom avait besoin de ses locaux pour la rentrée. Après bien des démarches à Vichy, changement de commandant. Le chef de bataillon Déroussen commande l'Ecole Militaire Infantine Hériot et obtient notre transfert à Draguignan dans le Var.

Nous voilà à nouveau sur les grands chemins.

Nous avions maintenant 280 enfants. Ceux qui avaient pu rentrer chez eux avaient été repris par les familles. Nous n'avions plus grand-chose à emporter.

Pendant ce temps, ma sœur Pœuf contactait Sœur Langlart à Bordeaux pour qu'elle demande aux Sœurs, fille de la charité à la SNCF, rue Chevaleret à Paris de faire des recherches près la gestapo pour récupérer les wagons qui ne contenaient que des vêtements d'enfants et aux sœurs.

Tous les wagons et tous les bagages portaient « Ecole Militaire Infantine Hériot ». Nous apprenons que le convoi arrêté en gare de Langon était retenu comme prise de guerre. Une de nos sœurs, autrichienne, connaissant parfaitement l'allemand obtins enfin qu'on puisse retirer tout ce qui était aux religieuses et aux petits enfants. Que de démarches elle a fait ! Cette sœur pris des femmes à la journée pour aider les sœurs à retirer tout ce qui était à la communauté et aux enfants, sous surveillance, pour les mettre dans un autre wagon en gare d'Austerlitz et expédier le wagon précieux. C'est seulement en novembre 1940 que les bagages, tous éventrés, contrôlés, arrivaient à Draguignan. Nous arrivons dans le midi après un voyage sans incident. La caserne, sois disant vide, était pleine de camions, chars, voitures dans la cour et, un contingent d'artilleurs français avec lesquels nous devions partager les locaux. Partage de bâtiments, dans les deux premiers l'école, pour dortoir des chambrées et chambres de sous-officiers. Sœur Catherine et moi-même nous pouvions surveiller les dortoirs au

deuxième étage. Dans les pièces du 1^{er} étage, les classes. Dans les autres étages des dortoirs d'enfants. Sur le côté, une chapelle avec un aumônier, l'abbé Lecler, envoyé par l'évêque de Fréjus, remplacé par le père Brand, futur évêque de Strasbourg. Au Fond, le 5eme bâtiment était l'infirmerie, moitié occupée par l'école. Salle des pansements, dispensaire au rez-de-chaussée, au 1^{er} les chambres et les Sœurs Marie-Thérèse et Jean-Gabriel dans une chambre d'où elles pouvaient facilement surveiller et entendre. Un médecin : le capitaine Henry.

De l'autre côté, séparé par l'entrée et un couloir de chaque côté des bâtiments, les artilleurs avec leur médecin et l'infirmier. Ce médecin confiait les grands malades à sœur Marie-Thérèse, puis il eut une infirmière civile.

Là nous eûmes la grande tristesse de perdre un enfant « Le Guen ». Malgré tous les moyens et les médicaments (il n'y avait pas encore de pénicilline ni antibiotiques.), il a été hospitalisé quelques puis il mourrait. Sa maman avertie tout de suite, mais en zone occupée n'est arrivée qu'après le décès. Il avait son petit frère à l'école.

Nous devions vivre ainsi 3 ans et demi avec de très bons officiers et un encadrement de militaires. Le 22 novembre 1942, sœur Marie-Thérèse nous quittait, nommée à Marseille. Elle était remplacée par sœur Joseph qu'elle avait mise au courant du service. Nous voisinions avec les artilleurs français dont pas mal de sénégalais. Mais le 27 novembre 1942, les italiens encerclent la caserne et les artilleurs sont prisonniers. Vers 16 heures, les mitrailleuses étaient braquées sur nos bâtiments. Si bien que nos braves soldats renoncèrent à se battre pour épargner la vie à nos enfants. Sœur Joseph, au dernier bâtiment à l'infirmerie, réussit à en faire évader quelques –uns.

Moi-même et sœur Catherine étions parties porter quelques médailles en l'honneur de la fête, Monseigneur l'archiprêtre devant venir à 17 heures donner le Saint-Sacrement, hélas supprimé.

Lorsque la foule amassée autour de la caserne aperçut nos deux cornettes, elle fit un mouvement pour nous dire de ne pas avancer ; mais nous voulions rejoindre les sœurs et les enfants. Nous ne pouvions laisser les bambins sans soins. Alors ils nous laissaient passer. Ma sœur Poeuf et les officiers réfugiés dans le bureau attendaient avec anxiété le déroulement des opérations. Les officiers italiens furent très corrects et nous prièrent de leur laisser deux bâtiments (ceux d'artilleurs). Ils descendirent le drapeau français pour hisser le leur. Leur commandant réunit tous les enfants, le personnel, les militaires en tenue civile, pour assister avec larmes à cette triste cérémonie. Nous étions en « zone occupée ».

La caserne, séparée en deux par des grillages, nous vécûmes ainsi en compagnie de l'armée italienne du 27 novembre 1942 au 8 septembre 1943.

En pleine nuit, les allemands vinrent suspendre les italiens et les emmener prisonnier, y compris leur aumônier le père Angelo (nous apprenions quelques jours plus tard qu'il avait été massacré par les allemands). Nous changions de voisin.

La gestapo s'installa dans une villa tout à côté et nos allées et venues furent alors très surveillées. Les alertes se multipliant, les enfants et le personnel sortaient par le poste de garde allemand pour aller se réfugier dans les vignes, même en pleine nuit. Nous avons entendu le sabordage de la flotte de Toulon,

les bombardements des villes voisines. Les allemands ne pouvaient plus nous supporter si près d'eux. Ils demandèrent au directeur du collège de Draguignan, M. Magnan, qu'on nous avait imposé, de trouver un autre lieu le plus rapidement possible. Les démarches auprès de Vichy furent longues et difficiles. Enfin, au bout de 6 mois, on nous envoyait à La-Roche-Posay dans la Vienne où cinq des hôtels étaient mis à notre disposition. Ils étaient réquisitionnés. Le jour de notre départ, une foule de Dracénois, petits et parents vinrent nous accompagner jusqu'à la gare, pleurant notre départ.

Le dimanche précédent, monseigneur le doyen avait exprimé en chaire, à toutes les messes, ses regrets et ceux des paroissiens. Il a remercié les « enfants de troupe » de l'édification qu'ils avaient donnée par leur bonne conduite aux offices, leur pitié. La paroisse et son clergé aurait voulu nous garder.

Nous arrivons le 10 mars 1944 à La-Roche-Posay.

Le plus grand des hôtels, 200 places pour loger les enfants, les éducateurs, Sœur-Jeanne (qui avait remplacé sœur Raphael dès notre arrivée à Draguignan et moi-même. La cuisine, le réfectoire, chambres à quatre lits, salles de bains à tous les étages.

Le deuxième, pour les officiers, l'aumônier, un dominicain, le père Frunan, et 8 sœurs. Les deux sœurs Eugénie et Augustine, les plus âgées avaient été laissées à Mautelieu dans l'Aude, en attendant qu'elle puisse nous rejoindre à la Boissière. Elles y finirent leur vie.

Le troisième hôtel pour les services administratifs, enfin une villa toute neuve pour y installer l'infirmerie. Les habitants nous accueillirent avec froideur et méfiance. Ils changèrent lorsque les limites des départements ne leur permirent plus d'écouler leurs produits. Nous connûmes alors des jours de prospérité après 3 ans de disette, pain blanc à volonté, volailles, veaux ...etc., mais revers de la médaille, quand le 25 août 1944, les allemands encerclèrent la ville. C'était un dimanche après-midi, comme de coutume, nous étions sortis, sœur Jeanne et moi avec les enfants, deux sections de petits. Nous nous reposions lorsqu'un éducateur arrive tout essoufflé et crie « rentez vite, vite, les allemands arrivent. Comme cela se répétait depuis 8 jours, nous ne le croyons qu'à moitié, mais nous rassemblons vite la petite troupe et nous rencontrons en ville des jeeps américaine chargées de FFI, mitraillettes en mains. Alors nous réalisons que c'était exact. Lorsque l'abbé Brand nous aperçoit, il crie : « vite, vite, courez, cela commence à canarder en haut de la cote ». En effet nous entendions des coups de feu qui se rapprochaient. On fait descendre les enfants au sous-sol où se trouvait la cuisine et ses dépendances. Nous y étions depuis 5 minutes lorsque des coups de crosse furent donnés dans la porte. Un allemand criait « ouvrez ou je tire ». Notre aumônier l'abbé Brand lui répondit en allemand (c'était un alsacien) « ne tirez pas, ce sont des enfants » et ouvrit la porte. Une demi-douzaine d'allemands entrèrent dans la cuisine, les enfants avaient peur, criaient, pleuraient. Alors ils se mirent à les caresser avec beaucoup de « ya, ya », ce qui les rassura et nous aussi. Nous avions comme éducateur des jeunes de 16 ans en culottes courtes ; on les fit passer pour des élèves ; mais... voici que les 4 soldats malgaches employés de l'école, venant chercher leur souper s'étaient réfugiés dans une pièce du couloir. Un allemand l'ouvrit sous la menace d'une grenade et lorsqu'ils les virent, ils entrèrent en fureur et emmenèrent les pauvres malheureux sur la place, ainsi que tous les hommes de l'école et de la ville, même notre aumônier qui servit d'interprète. Il fit comprendre à un officier

allemand qui criait à la trahison en montrant « le maquis » caché au milieu des enfants, que ce n'était pas exact, que ces enfants étaient des orphelins « dont vous avez tué les pères » leur dit-il.

Enfin, l'officier se laissa convaincre et n'insista pas, mais il l'envoya en « mission », le chargeant d'avertir les communes voisines que les troupes allemandes allaient passer et que si un pont sautait, ou qu'un seul coup de fusil était tiré, ils feraient à la Roche-Posay ce qu'ils venaient de faire à Ouradour. Le pauvre abbé partit donc comme il était venu, sans avoir le temps de mettre la ceinture à sa soutane, ni un peu d'ordre dans sa tenue. Il faisait très chaud, il n'avait même pas son col ecclésiastique. Il avait aux pieds des sandales. Ces détails sont utiles pour comprendre la suite des événements.

Arrivé au pont, il se fait arrêter par des sentinelles allemandes qui lui demandèrent l'ordre de mission, puis lorsqu'il se trouva de l'autre côté du pont, on tire des coups de feu. Il met son vélo sur son épaule, enjambe une barrière et tombe sur des FFI qui le prennent pour un espion déguisé en prêtre avec une soutane. Ils s'apprêtaient à lui faire un mauvais coup, lorsque l'un d'entre eux, vicaire à Poitiers, le reconnut (il ne l'avait vu qu'une fois dans une réunion de prêtres) et les rassura qu'il était bien un prêtre et aumônier des enfants de troupe. Ainsi il eut la vie sauve, mais ils le gardèrent pendant 15 jours avec eux. Pendant ce temps, à La-Roche-Posay, les hommes furent enfermés à la mairie. Ils ne furent relâchés que lorsque les allemands, qui déferlaient vers la frontière purent passer sans être inquiétés. Ils défilèrent près de 80000 en dix jours, envahissant tout, même notre chambre d'hôtel.

Un soir, médecins et infirmiers allemands venant de Poitiers couchèrent dans les chambres vides et même dans notre réfectoire. À 8 heures du matin, l'officier dormait encore dans le réfectoire, avec en main son revolver. Ma sœur Poëuf le voyant, entra cependant dans la pièce pour prendre les marmites qu'elle venait d'acheter la veille.

Cependant, les troupes furent vite repérées par l'aviation anglaise qui bombardait sans arrêt sur les routes de Poitiers, de Châteauroux.

Les derniers allemands abandonnés par les autres nous demandaient des vêtements civils pour s'enfuir. Nos chefs faisaient la nuit le ramassage des parachutes d'armes. Malheureusement, l'un d'eux, trompé par la veilleuse des WC lâcha son chargement dans la prairie attenante au parc de l'hôtel. Personne n'osa aller le prendre, et ce furent les allemands qui y allèrent. Alors les FFI soupçonnèrent le propriétaire de l'hôtel d'avoir averti la kommandantur et vinrent en pleine nuit l'arrêter chez lui. Le pauvre monsieur n'y était pour rien. Sœur Jeanne et moi assistions à la scène, essayant de rassurer sa femme et ses filles. Notre aumônier le père Brand alla le voir et il fit des démarches pour expliquer et finalement le faire libérer.

Le 8 mai, les cloches de l'église carillonnèrent à toute volée. Quelle joie ! Toute la population composée surtout de réfugiés alsaciens, lorrains et nous-mêmes avec les enfants allâmes à la paroisse chanter de tout cœur le Te Deum et l'hymne à Jeanne d'Arc dont c'était la fête.

Des officiers et sous-officiers firent le voyage à La Boissière afin de juger l'état avant notre retour. Ils trouvèrent tout dans un triste état. Pendant 5 ans, les troupes SS s'y étaient succédés. Les américains arrivant pour les chasser, brûlèrent tout le mobilier sous prétexte de vermine. Le puits comblé de sable donc pas d'eau, la cuisinière éventrée, les locaux lamentables. Impossible d'y rentrer sans travaux.

Ils allèrent au ministère de la guerre expliquer la situation. On leur promit d'envoyer des équipes d'ouvriers et que nous pourrions rentrer pour la rentrée scolaire d'octobre.

En septembre, le commandant Dallet alla voir où en était les travaux. Rien n'avait été fait ! Les ouvriers prenaient leurs congés etc...

Le commandant, furieux, allant faire du bruit au ministère, on lui envoya 80 prisonniers allemands de tous les corps de métier. Ils remirent en état notre école. Pour préparer la rentrée et pour libérer les hôtels, nous sommes rentrés quelques semaines avant, logés à l'infirmerie en attendant que les locaux de la communauté soient en état.

Les prisonniers, bien traités surtout par sœur Catherine à la cuisine, travaillèrent vite et bien. Tout fut prêt pour la rentrée d'octobre 1945. Ainsi se termine l'histoire de notre exode. Grâce à Dieu et à Marie Immaculée, notre céleste gardienne, rien n'arriva ni aux enfants ni aux sœurs, l'école fut protégée. Déo Gracias.

Hélas une nouvelle épreuve cruelle nous attendait 21 ans après, en 1966. Les militaires étaient retirés. Le directeur nommé à l'école était sympathique, très respectueux pour les sœurs. Mais quel changement !

Ce qui nous a fait le plus de peine, c'est que le colonel qui nous quittait nous a demandé de ne plus faire publiquement la prière dans les dortoirs. Un an après, en 1967, les sœurs devaient être rappelées par la communauté et quittaient l'école.

